

Grand disque américain enregistré sous le soleil méditerranéen, *The Sway Of The Beasts* (2006), premier effort commun entre l'ex-Madrid Guilhem Granier et Stéphane Milochevitch, nous avait particulièrement affectés pour sa mélancolie sobre, ses contraintes acoustiques relevées avec panache et surtout l'excellent cachet d'un songwriting décomplexé, rarement mis à l'œuvre dans nos contrées. Dire qu'on accueille *Go Typhoon !* à bras ouverts est un euphémisme. On cherchera longtemps si la pochette représente deux singes, une tête d'âne ou un poulpe à tête de mort. Dès l'inaugural *Great Wall Of Fire*, on constate que l'électricité s'est invitée à la fête sans ostentation, pour un brunch à la Crazy Horse, quasiment au même niveau que Jason Molina (Songs: Ohia, Electric Magnolia Co.). Mais les sortilèges plus diffus d'un folk blues lacustre reprennent vite le dessus et emmène la discussion vers les mêmes sujets passionnants déjà développés sur que le premier Lp. C'est aux petits détails que l'on reconnaît parfois les grands disques, les grandes chansons, telle cette horloge, ce petit toc, sur *Everybody's Got Shine*, encore soulignée par des chœurs discrets. *Golden Ground* pourrait sortir tout droit des bois de Lauterbourg, tant la communauté d'esprit avec certains poulains de la galaxie Herzfeld, cet artisanat soigné et sans jamais négliger le songwriting tel qu'on le pratique chez Spide ou Lauter par exemple. Le reste est à l'avenant : de moins en moins mitoyen de la belle neurasthénie de Palace & Co, de plus en plus proche des lumineuses ballades noyées de chagrin et de petites inventions géniales de Sparklehorse ou de Swell (la discrétion en plus) en leurs temps. Même avec une pesanteur traditionaliste (*Gilded Rain*, proche de Paloma, qu'on rêverait chantée par Anne Briggs), les arrangements ne coulent pas nécessairement de source et sont d'une inventivité, doublée d'une sagesse, confondante. On n'oubliera pas de sitôt ce *Duel In The Sun* final, si loin de celui de l'ami Daho, si proche de celui qui berce nonchalamment les disques de peu des Radar Bros dans une montée de lave aussi forte qu'épanouie. Quand on connaît, de surcroît, la formidable propension des deux zouaves à transcender leurs disques sur scène, on ne se privera pas à nouveau de crier à l'injustice et au génie.

Étienne Greib ●●●●° pour Magic !

- Sous le grincement d'un bottleneck rouillé et de beaux arpèges décharnés, des héritiers de Palace allument un joli feu de paille americana. Là où il est fait bon se poser cet hiver.

Comment interpréter cette couverture prêtant sa forme à un test de Rorschach ? Deux macaques siamois ? Une pieuvre ? Ou la confirmation que les deux têtes pensantes de Thousand & Bramier ne font qu'un ? Malin comme un singe, le duo parisien n'a de leçon à recevoir de personne lorsqu'il s'agit de fouler le vaste territoire de l'americana. Pas même les diverses incarnations du cousin **Will Oldham**, en atteste ce superbe second manifeste. En matière d'érudition musicale, la paire française tutoie celle d'**Herman Dune**, bien que chacune évolue dans des eaux pastorales différentes. On en oublierait que Thousand & Bramier revient de loin. Des excursions post-rock au courant des années 90, l'ex Madrid Guilhem « Bramier » Granier et son actuel alter ego Stéphane « Thousand » Milochevitch se sont repliés vers la country/folk rustique. En stoppant les machines, le tempo (presque) rompu à l'immobilisme, le duo a laissé filer toute mauvaise (sur)tension. La sophistication des guitares électriques éthérées ne serait plus qu'une vieille histoire.

Sans destination *a priori* écrite ou du moins toute tracée, *The Sway Of Beasts* (2006), premier opus aux guitares drues, s'était avéré d'emblée une pièce d'orfèvre. D'autres cordes menaçaient de se casser, celles d'une voix grave, au croisement d'un **Matt Berninger** (The National) coiffé d'un stetson et d'un Will Oldham célébrant le dernier blues. Enregistré dans le sud de la France, c'était bel et bien l'Amérique qui nous était offerte sur un plateau d'argent, livrée avec une retenue qui imposait le respect. Tout aspirait ici à une tranquille retraite, jusqu'à ce titre, *Go Typhoon !*. Mais les mots sont trompeurs, ce second opus ne procure pas vraiment l'effet violent d'une tornade. Cet album est un disque ascétique, un lieu d'exil propice à l'oubli. Ce serait plutôt l'horizon aride qu'il nous renvoie, le soleil de plomb, l'illusion de quelques mirages perdus errant sur le goudron, une route en face où l'on ne croise personne. Et c'est mieux comme cela. Ici le poids du silence nous parle plus que tous les discours marathon d'un Fidel Castro.

Indécis entre fausse nonchalance et sérénité rurale, la section rythmique grince tandis que les médiateurs raclent plus qu'ils ne caressent ("Great Walls Of Fire"). Le vieux couple banjo et lap steel d'"Everybody's Got Shine" redonne l'espoir d'un lendemain radieux. On ne veut plus quitter le rocking chair sur le patio, la vue est splendide, le ciel s'éclaircit, "Sailor'S Lives", folk song contemplative et aveuglante, est un des sommets de l'album. Le temps passe, c'est ensuite le doux crachin de "Gilded

Rain" qui ouvre une brèche espace-temps vers *Rock Bottom...* "Colleen", confiserie folk lente et lancinante, nous plante dans le désert du premier album de **Mojave 3**. Retour vers l'après-rock, "Rock Hard, Rock Steady", bordé de tessitures synthétiques en sourdine, ne brisent pas cette saine mélancolie. La suite de paysages cléments et emplis de sagesse n'est perturbée qu'une seule fois, lorsque le vent se lève sur "Duel in the Sun", superbe éclipse post-rock qui assombrit un peu la clairière folk, mais ne la mine pas. Il se fait tard. Failli se lever du rocking chair. Mais non. La nuit peut attendre.

Paul Ramone pour Pinsushion.